

HISTOIRE DE ROSA
QUI TINT LE MONDE
DANS SA MAIN

BERNARD OLLIVIER

HISTOIRE DE ROSA
QUI TINT LE MONDE
DANS SA MAIN

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0874-2

PREMIÈRE PARTIE
LE PARI

Chapitre I

Alphonse

Dans la grande salle, comme chaque soir la nuit venue, les hommes parlaient de plus en plus fort. Ce début d'année 1902 commençait mal et les fêtes avaient laissé un goût étrange. Dans la capitale, les politiques effaçaient des lustres de domination impériale ou royaliste et les campagnes frissonnaient d'une étrange fièvre, faite de crainte et d'espoirs. Le siècle avait à peine ouvert le bal que quelques violons grinçaient. Il y avait de la peur, de la hargne et de l'espérance dans le fond de l'air.

Rosa posa son livre sur l'accoudoir du fauteuil de rotin niché sous le manteau de la cheminée. Malgré la chaleur qu'il dégagait, elle se pencha vers l'âtre, captivée, le corps tiré, aspiré par la gigue bondissante. La chaleur grillait son visage, incendiait ses yeux. Dans la grande cheminée charbonnée par des années sans ramonage, le brasier mangeait le bois qui sifflait et suait. Poussé par un brusque mouvement trop tard retenu, le tisonnier bouscula une bûche qui explosa en étincelles aspirées par le ciel.

– Non, il ne mourra pas, murmura-t-elle.

C'était un refrain, un ordre, une prière. *Non, il ne mourra pas.*

Son fauteuil protesta lorsqu'elle inclina la tête, vrillant le

cou vers la vaste table jonchée d'affaires d'hommes, paquets de tabac et pipes refroidissant, tasses, verres, bouteilles et une serpe incongrue abandonnée là par Ambroise, dans sa hâte de se jeter dans le jeu. Les cartes, fouettées par les grosses mains, giflaient le chêne dur, lustré par des millions de frottements ordinaires, de la grande table de ferme promue meuble de bistrot.

Elle tourna de nouveau son regard vers le centre du foyer en fusion. Elle reprit le livre et se pencha vers la page, éclairée par un lumignon suspendu à un clou, bricolage de Mathieu qui craignait qu'elle s'use les yeux à la seule lumière des flammes. Bien qu'elle fût habituée à s'en soustraire, la conversation qui enflait entre les hommes attablés et la voix d'Alphonse l'arrachèrent à sa lecture.

– Rosa, lança ce dernier en effilant sa moustache, signe qu'il était satisfait, tu nous remets ça sur le compte de Gustave, c'est à lui de payer. Putain, quand on perd, on paie, bordel. Pas vrai, Gustave? À ce train-là, tu cours à la ruine, mon vieux : trois plumées en trois jours et la semaine n'est pas finie...

Il introduisit le nez, qu'il avait gros, dans son verre de gnôle, renversant la tête, aspirant la dernière goutte pour faire place à la rasade à venir. Allumé par le succès et l'alcool, son œil étincelait.

Rosa, engourdie, se leva lentement, baissant la tête pour ne pas se heurter à la poutre de la cheminée. Le tissu de sa longue robe brune, trop longtemps exposé aux flammes, la brûla brièvement en touchant ses jambes. Son fauteuil, posé sur le vaste granit du foyer, lui offrait une sorte d'estrade, sur laquelle elle se plaisait. Comme si, de cette infime altitude, elle s'extrait des buveurs attablés. Avec la prestance de ses vingt-trois ans, elle descendit de son perchoir et au passage empoigna la bouteille de gnôle sur le buffet bas, unique meuble de la pièce avec la table, les bancs et deux ou trois chaises.

La salle était vaste et sombre, parcimonieusement éclairée dans la journée par deux fenêtres étroites et par une large porte dont la partie supérieure vitrée, en été, s'ouvrait pour aérer la pièce, tout en laissant la partie basse fermée, afin d'interdire l'entrée à la volaille et aux cochons, toujours prompts à venir renverser les marmites. À gauche de l'âtre, un petit couloir, bordé sur la droite par un bûcher de chêne brut, menait à la cave voûtée où reposaient les barriques. À l'opposé, un escalier aux trois quarts tournant conduisait à l'étage supérieur.

La grande table était éclairée en son centre par une lampe à pétrole décorée d'un abat-jour. Accrochée par un cordon muni d'un contrepoids, on la descendait à la fin du jour pour refaire le plein de pétrole lampant puis l'allumer, avant de la remonter de manière que le cercle de lumière jaune qu'elle diffusait couvre la presque totalité de la table. Il en manquait toujours un peu aux extrémités et les deux paysans qui s'y tenaient restaient dans la pénombre, silencieux, le regard filtrant sous les visières des casquettes.

Alors que Rosa remplissait son verre, Gustave, de ses doigts puissants aux ongles roussis par la forge, rangeait maladroitement les cartes dans leur étui de carton. La provocation d'Alphonse avait porté, une fois de plus. Le fermier possédait au plus haut point la maîtrise des mots qui jetaient le charron dans des colères qu'il contenait avec peine. C'était un homme puissant. Une tignasse dense, noire et coupée court lui mangeait le front. Son visage au menton carré, tavelé par la fumée, aurait pu faire croire qu'il frisait l'apoplexie. Sous le hâle de la suie incrustée, son visage s'empourpra.

– Quand tu perds, tu fermes ta grande gueule, Alphonse. Pour toi aussi la chance passera et...

– La chance? Et où tu la vois, la chance? Les cartes, c'est pas de la chance, Gustave! C'est, comment dire, un art, une sorte de don. Mais tout le monde ne l'a pas.

Gustave redressa sa grande taille, allongea le menton en une moue de mépris.

– Artiste, toi? Un péquenot, oui. De l’art? Mais tu ne connais que l’art de suivre le cul de ton cheval et de piétiner les chardons de ton champ. Moi, oui – il se fit une claque sonore sur la poitrine –, moi, oui, je suis un artiste. Ferrer un cheval, cercler une roue, battre un soc de charrue, ça c’est de l’art. Des culs-terreux, oui, voilà tout ce qu’il y a dans ce village. Je veux pas me vanter, mais comparé à un charron, un paysan, ça vaut pas un coup de cidre.

Les deux hommes assis en bout de table se levèrent et vinrent se placer derrière Alphonse. La paysannerie, comme toujours, faisait front. Réconforté par cette présence, il souleva sa casquette pour lisser ses cheveux d’un noir de suie sinués de quelques fils blancs. Pour se donner le temps de la réplique, il chercha l’inspiration dans le verre que venait de lui resservir Rosa. Dans leurs affrontements répétés, les deux hommes connaissaient le point sensible de l’autre, la plaie à ouvrir. Le traiter de paysan, lui, Alphonse, était la pire vexation qu’on pouvait lui infliger. Il s’était rêvé instituteur. La loterie de la vie l’avait fait fermier, et ce mot le brûlait. S’ils se chamaillaient sans cesse avec délectation, ils n’en étaient plus jamais venus aux mains depuis l’école. Il y avait compétition, jalousie, mais pas de détestation. La virulence de leurs échanges n’étonnait plus personne. À peine plus instruits que la plupart des habitants du village, par leur langage aisé ils en imposaient aux fermiers, se défiaient dans les mots ou les insultes quand les tournées avaient été trop nombreuses. Assez curieusement, lorsque pour le travail leurs routes se croisaient, leurs rapports étaient dénués d’agressivité. Ce n’était que face à un public qu’ils dégainaient leurs discours. L’habitude aidant, ils ne récoltaient plus que des sourires entendus.

Ce soir-là, pourtant, le ton était particulièrement rogue. Le nombre de verres ingurgités, mais aussi un temps

pourri, qui, depuis des jours, mettait les nerfs à vif, nourrissait leur hargne plus que de coutume. La présence de deux autres joueurs ce soir-là, Florimond, le facteur, et Ambroise, un petit rouquin maigre et vif, commis dans une ferme voisine, avait contribué à aigrir les échanges. Florimond rigolait. Facteur, seul fonctionnaire du village, il avait obtenu son certificat d'études. Il aimait la compagnie de ces hommes rudes, mais seulement deux soirs par semaine car Valine, sa femme, la seule amie de Rosa, n'en acceptait pas davantage. Petit et rondouillard, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la puissance physique d'Alphonse et de Gustave. Quand le ton montait entre les deux compères, il ne manquait jamais d'envenimer la conversation. Ce soir-là, il jubilait.

Rosa, les verres remplis, avait regagné son fauteuil, indifférente à une dispute mille fois entendue. Elle projetait les rêves et les angoisses puisés dans ses lectures sur fond de braises. Elle jeta une bûche dans l'âtre. Bien que pauvre, elle n'était pas avare. Car le bois ne risquait pas de manquer. Avant que la maladie le ligote sur son lit, là-haut dans la chambre, Mathieu avait été bûcheron pendant des années dans les forêts et les futaies alentour, percevant la plupart du temps une part de bois pour tout salaire. Les paysans n'ont jamais aimé sortir leurs ducats. Le troc permet de garder les jaunets dans leur cachette. Leur richesse doit plus à l'absence de dépenses qu'aux trop rares et aléatoires rentrées d'argent, dépendantes d'une récolte ou de la vente d'une bête. Dans l'arrière-cour, au fil des saisons, séchait un mur de bûches qu'il faudrait des années pour réduire en cendres.

Alphonse lampa une gorgée et prit, contre son habitude, la défense de sa profession.

– Nous, les paysans, on a peut-être le nez près des bouses, Gustave, mais au moins, on est au grand air et on en a dans la culotte. Toi, à force de te faire brûler les roubignolles

par ta forge, elles doivent être dures comme des charbons. Pauvre Adèle!

– Adèle, elle t'emmerde. Tu la voulais et c'est moi qu'elle a pris. T'as raté ton coup. Mais elle n'est pas la seule, ah, ah, y en a plus d'une dans le village qui dit que t'as la langue plus longue que ce qui te pend entre les jambes.

Alphonse lâcha son verre et rugit en tapant sur la table.

– Alors là, je ne sais pas qui a pu te dire des conneries pareilles! Parce que nom de Dieu, de ce côté-là, je crains personne, tu entends, personne et certainement pas toi!

Gustave ricana méchamment, content d'avoir touché juste.

– Ah ah, vantard! Tu vaux pas un coup de cidre, qu'elles disent.

Le facteur, hilare, jeta un peu de paille sur les braises.

– Des noms, des noms...

Prudent, le charron battit en retraite.

– Oh, tout le monde les connaît, les conquêtes d'Alphonse, des traînées.

– Ah, c'est sûr que c'est pas toi qui pourrais en dire autant. À vingt ans, tu étais encore puceau. Et si elle m'avait marié, Adèle, elle aurait un héritier aujourd'hui, mais avec toi...

Le charron, livide, se dressa en bousculant le banc.

– Espèce de salaud, je vais te...

Rosa avait bondi de son siège.

– Allons, allons, calme-toi, Gustave. Alphonse, tu vas trop loin, d'abord cesse de jurer et puis il faut t'excuser.

– M'excuser? Et puis quoi encore? Moi je veux bien qu'il soit couillu, nom de Dieu, mais il faudrait le prouver.

Le facteur ricana une nouvelle fois.

– Ça, ça va finir par un concours...

Ambroise, qui jusqu'à cette minute n'avait guère participé au débat, renchérit avec un petit rire excité, et ce zozotement qui le faisait chahuter par les gamins :

– Ah ça, ze trouve que ce serait une riçe idée.

Gustave dressait sa puissante musculature au-dessus de la table et ses moustaches frôlaient celles d'Alphonse.

– Moi je dis et je maintiens « vantard ». Tu causes, tu causes, mais je parie ce que tu veux que...

Alphonse postillonna :

– Eh ben justement, on parie, si t'es pas un dégonflé.

Rosa retourna à son fauteuil. Elle trouvait l'affrontement grotesque. Les deux hommes oscillaient, pleins d'alcool et de colère, tels deux coqs prêts au combat.

Ambroise, écarlate, sautillait sur son banc.

– Combien le pari? Combien le pari?

Gustave posa ses mains sur la table et asséna sur le chêne, avec la même violence qu'il aurait mise dans un coup de poing qu'il retenait :

– Cent francs si tu veux.

– Et tu oses me traiter de vantard! Cent francs? Mais c'est un pari d'enfant de cœur! Cent francs? Pourquoi pas des boutons de culotte?

Florimond pouffa.

– Cent francs, eh, eh... c'est ma paie du mois.

Alphonse, prenant une posture qu'il voulait solennelle, obtint un silence dans lequel il jeta :

– Je suis un homme, moi, et je vais te le prouver : je te parie cinq cents francs.

– Mille si tu veux, renchérit le charron. Y en a marre de ta grande gueule. Je vais te montrer, moi!

– Tope là, mille francs, c'est dit.

Les deux mains claquèrent l'une contre l'autre.

La stupeur figea les visages. Rosa fixait les deux belligérants avec un étonnement teinté d'ironie. Son ton enjoué et incrédule brisa le silence.

– Vous dites des bêtises. Oublions ce qui vient de se passer.

– C'est ça, c'est ça, bordel, donne-lui l'occasion de reprendre sa parole de pourri, éructa Alphonse.

Les deux hommes étaient au paroxysme de la colère,

lâchaient leur violence, les traits durcis par la lumière de la lampe. Gustave, touché au cœur par l'accusation du fermier, étouffait de rage.

– Pas question que je passe là-dessus. On en a marre, tu comprends, marre de t'entendre prétendre que tu as eu toutes les femelles du canton sous ta braguette. Je vais te montrer, moi, qu'on a beau être dans le commerce, un artisan c'est quand même autre chose qu'un bouseux.

Ambroise, qui ne s'était guère manifesté jusque-là, le visage cramoisi, jeta sa casquette sur la table, près de la serpe qu'il avait abandonnée tout à l'heure, comme si ces objets gênaient ce qu'il avait à dire. Sa lèvre supérieure, ourlée d'une courte moustache carrée, tremblait sous le coup de l'émotion. Il avait remonté ses manches de chemise sur ses bras maigres parcourus de grosses veines saillantes. Ce jeune homme semblait un sac d'os tenant debout par miracle grâce à des tendons qui, au cou et aux poignets, tiraient la peau brûlée par la vie au grand air. Dans le village, on aimait bien le petit Ambroise. Tout comme Rosa, il avait le cheveu roux. Celui de l'hôtesse était sombre, auburn ; sa tignasse à lui était d'un rouge flamboyant.

Il se leva gravement de son banc et articula, un tremblement dans la voix :

– Ze suis dans le pari.

Florimond partit d'un grand rire.

– Ma parole, pour le coup, c'est un vrai concours. Et l'argent, Ambroise, tu as entendu, mille francs, tu vas les trouver où, les mille francs ? C'est ma paie d'une année. Alphonse, il vient d'hériter, Gustave, il est riche, mais toi...

– Deux mille francs, ah tu ne peux pas savoir ce que ze peux faire avec deux mille francs. Ce zour-là, il faudra que les vieux se çerçent un autre esclave. Si ze gagne, et tu peux me croire, ze gagnerai, ze suis sorti d'affaire d'un seul coup.

– D'un coup de reins, pour ainsi dire, s'esclaffa le facteur qui ne risquait pas de regretter sa soirée.

Demain, en faisant sa tournée, il aurait un autre sujet de conversation que l'air du temps ou la santé du dernier-né.

L'ouvrier agricole reprit :

– Un pari, c'est un pari, tu comprends? C'est pas des paroles. Moi, ze sais pas causer. Un pari, c'est autre çose. Tout le monde est pareil. Et ça peut amener des surprises. Ces deux-là, ils sont forts en gueule. Moi, au lit... ze crains personne.

Il se tut, étouffé par l'excitation qui le bouleversait.

Sonnés par la violence de ce qui venait de se dire, les hommes reprirent leurs verres, qu'ils léchèrent jusqu'à la dernière goutte, en silence. Le facteur riait dans sa moustache, Ambroise, en comprimant sa tignasse, avait remis sa casquette et les deux autres redescendaient doucement la pente de leur colère avinée. Seuls les craquements des bûches et les raclements de gorge résonnaient dans la grande pièce.

Rosa tordit le cou vers les hommes et demanda d'une voix qu'elle voulut apaisante :

– C'est idiot, ce que vous venez de dire. Risquer de pareilles sommes sur un pari aussi stupide. Allez, oubliez ça.

Six regards embrumés par le tord-boyaux se braquèrent vers elle. Aucun ne parvint à articuler un mot. Pensant trouver la réponse dans un verre de plus, Gustave réclama une goutte.

– Pas question, vous avez assez bu pour ce soir. Je ferme.

– Non mais, lança Alphonse, c'est nous qui paie, non? Moi aussi je veux un verre, sans blague!

Rosa quitta son fauteuil et traversa la pièce.

– Blague ou pas, je ferme et vous rentrez chez vous. Alphonse, tu peux commander chez toi mais pas ici. Ici, c'est chez moi et chez moi, je commande.

Sa voix montait, elle l'adoucit dans le ton, sans pour autant mâcher ses mots.

– Allez, c'est l'heure du médicament de Mathieu.

Tout en finissant sa phrase, elle avait ouvert la porte. Un air glacial s'engouffra dans la brèche ouverte. Saturés d'émotion par ce qui venait de se passer, les hommes hésitaient à lever la séance. Était-ce bien la fin du spectacle ? À regret, les deux paysans et le facteur se dirigèrent en traînant des pieds vers la sortie et la saluèrent d'un « bonsoir » fatigué. Alphonse sortit le dernier, sans un regard pour l'hôtesse. Il titubait un peu. Tous étaient sonnés et un peu dégrisés par ce qui venait de se dire. Ils se séparèrent au carrefour. La nuit était noire. Ils marchaient à l'aveugle, par habitude, leurs pieds connaissaient chaque pierre du chemin.

Derrière eux, Rosa mit la barre de bois et verrouilla le vantail.

Chapitre II

Mathieu

Rosa s'enfermait moins pour se protéger que pour empêcher un soiffard tardif de pousser la porte. Elle revint vers la cheminée, glissa une image pieuse qui lui servait de marque-page dans son livre, *Le Village aérien* de Jules Verne, qu'elle posa délicatement sur une petite étagère, eut un regard tendre pour les autres volumes qui s'y trouvaient et dispersa les braises. Elle tourna comme chaque soir son fauteuil vers la grande pièce et, confortablement assise, le feu mourant chauffant son dos, contempla, pensive, la grande table autour de laquelle venaient de se défier Alphonse et Gustave. Elle était partagée entre le rire et l'incrédulité. Sont-ils bêtes ! Pareille absurdité s'était-elle réellement jouée ici ? Ordinairement, le refuge et le bonheur de la lecture la rendaient sourde aux discussions des joueurs de cartes. Nez au feu, dos aux buveurs, elle parvenait à s'isoler dans les pages, filait au gré des chapitres vers des pays, des palais étrangers dont aucun ne ressemblait à ce qui l'entourait dans ce petit village normand. Certes, l'alcool aidant, les fâcheries étaient fréquentes. Mais ce soir, elle les avait mal supportées. Elle ne parvenait pas toujours à cacher l'énervement affectueux que lui inspiraient ces hommes qui, la nuit tombée, le travail achevé, venaient là combattre la

morosité dans laquelle baignait cette commune isolée. Chez elle, ils essayaient d'oublier pendant quelques heures leur condition. La grande salle de Rosa était un intermède, une fuite après des journées éreintantes qui ne s'achevaient pour la majorité d'entre eux qu'une fois les dernières bêtes soignées, la ferme préparée pour la nuit.

Certains soirs, avant de monter se coucher, elle se disait qu'elle ne parviendrait jamais à accepter son état de bistrote, verseuse de poison, cette gnôle qui avait ruiné la santé de son Mathieu. Rosa avait dû batailler ferme pour convaincre son mari d'accepter l'ouverture illégale du café. Le refus du bûcheron n'était pas inspiré par le respect de la loi, mais procédait de la tradition. Le ménage, durant des années, avait gratuitement abreuvé tous les poivrots du canton. Mathieu jugeait comme une déchéance de leur faire payer leurs consommations. Rosa n'avait pas lâché prise. Mathieu était alternativement séduit et surpris par le comportement de sa femme et les décisions qu'elle prenait. Il s'émerveillait qu'elle trouble aussi facilement l'ordre établi. Il trouvait en outre, à la réflexion, quelques avantages à cela. D'une part, Rosa, au lieu d'aller travailler dans les fermes et de le laisser de longues journées seul dans son lit, ne quittait que rarement la maison. D'autre part, ayant toujours dépensé allégrement l'argent qu'il avait, et même parfois celui qu'il espérait gagner, il n'avait que peu d'arguments à lui opposer. C'était désormais elle qui tenait les comptes et il avait abdicqué toute autorité sur ce chapitre.

La première fois qu'elle lui avait soumis son idée, il avait eu un sourire sarcastique.

– Tu ne t'imagines quand même pas qu'ils vont venir chez toi payer de la gnôle dont leurs caves débordent ?

– Ils venaient bien boire la tienne autrefois, alors qu'ils en avaient chez eux...

– Mais elle était gratuite et ce qu'ils voulaient, c'était surtout discuter autour d'un verre.

– C'est exactement ce que j'espère. Et d'ailleurs, qu'est-ce que je pourrais bien vendre d'autre que de la gnôle ?

– Mais tu n'as aucun droit d'ouvrir un bistrot. Il faut payer une patente, des impôts...

– Je n'en ai pas les moyens. J'en ai parlé à Martin, il fermera les yeux.

Mathieu avait compris depuis longtemps que lorsque Rosa voulait quelque chose, il valait mieux être avec elle, ou avoir de solides arguments à lui opposer.

Les premiers jours, l'affaire ne se fit pas sans difficultés. Ambroise, le premier « client », refusa tout net de payer le café arrosé qu'il avait demandé. Il avait fait semblant de ne pas entendre Rosa le prévenir que, désormais, elle était commerçante.

– D'ailleurs, dit-il quand elle le relança, et tout en secouant son grand portefeuille, z'ai pas le sou.

– Dans ce cas, ne remets pas les pieds ici ou alors assieds-toi, je t'offre le siège, pas la goutte.

Il renversa son verre sur la table et repartit furieux. Le lendemain, avec les soldats Alphonse et Florimond, il monta au combat.

– On vient boire un coup avec Mathieu, lança-t-il.

– Mathieu ne boit pas. Il ne boit plus. Et puis ici, maintenant, je te l'ai dit, si tu veux boire, il faut payer.

Alphonse, très coq sur ses ergots :

– D'habitude, on boit d'abord, on paie ensuite. Et si tu veux ouvrir un bistrot, il faut...

– Tu as raison, Ambroise, c'est vrai, sauf que je te servirai lorsque tu auras payé le verre que tu as commandé hier et que tu n'as pas payé.

– Ze ne l'ai pas bu.

– Je te l'ai versé.

Florimond, qui pour une fois n'avait rien dit, tenta une diversion, et se tourna vers Mathieu qui de son fauteuil assistait en rigolant à la dispute.

– Et toi, Mathieu, qu'est-ce que t'en penses de cette nouvelle mode?

– Tu sais, moi... Et si tu me payais un café?

– Rosa, le café, ça ne le tuera pas? Alors c'est d'accord pour le café.

– Combien de cafés?

– Ben, quatre.

– À deux sous le café, ça fera quarante centimes. Tu paies aussi celui d'Ambroise d'hier soir?

– Ben... oui.

– Alors ça fait cinquante.

– Ben merde alors, dit sobrement Alphonse.

Il demanda un verre de calva supplémentaire pour faire passer la surprise, tout en jetant ostensiblement une pièce sur la table. Imperturbable, Rosa le servit et lui rendit sa monnaie. À partir de ce jour, comme si elle était devenue transparente, il ne la salua plus.

La jeune femme était parvenue à surmonter son malaise. Sa mue de paysanne en cabaretière ne se fit pas sans états d'âme. Ambroise, qui empruntait beaucoup ici et là, se considérait un peu chez lui et bien peu chez elle. Par prudence, elle ne lui fit jamais crédit. D'autres, comme Martin, le maire du village, lui avaient gardé leur estime et la saluaient de la voix ou du geste lorsqu'ils venaient boire un coup chez elle. Hier encore, gamine mariée à un homme bien plus âgé qu'elle, on lui témoignait un intérêt d'autant plus mesuré qu'elle faisait tout pour garder ses distances, attentive au moindre dérapage de langage la concernant. Du temps de l'école, elle avait pris l'habitude de ce combat et il ne faisait pas bon la traiter de rouquine. Lorsque l'alcool échauffait les esprits, Rosa, seule présence féminine, était bien consciente qu'il aurait suffi d'un geste déplacé pour que sa position devienne intenable. Elle prit très vite l'habitude de s'isoler devant la cheminée, tournant le dos aux buveurs et ne quittant son nid et son livre que lorsqu'on

lui commandait à boire. En été, elle s'installait sur une chaise dans la cour, près de la porte, à l'ombre du grand hêtre.

Elle se sentait bien peu bistrote, mais que pouvait-elle faire d'autre? Ce que les uns et les autres venaient trouver là, c'était bien ce qu'elle avait pressenti : la fuite d'un quotidien aussi dur que le temps. La chaleur d'un foyer pour Ambroise, le célibataire qui dormait dans le foin au-dessus de l'écurie. Gustave, le maréchal-ferrant, passionné de technique, cherchait un auditoire pour partager son engouement pour les engrenages, et n'avait plus rien à dire à une femme déprimée, que la beauté d'une roue dentée ou d'une faucheuse mécanique n'émouvait guère. Il voyait dans la compagnie des joueurs un auditoire pour exposer ses rêves d'avenir. Abonné à des journaux techniques, il nourrissait sa culture scientifique avant de la recracher, à sa manière, aux ignorants du progrès qui fréquentaient la grande salle de Rosa. Pour lui, la science de ce début de siècle offrait à l'humanité un avenir lumineux. Ses lectures lui soufflaient des discours enflammés sur des avenir mécaniques radieux, devant des témoins incrédules qui savaient bien, eux, que depuis la nuit des temps, ignorant la hâte, l'homme allait au pas lent de son cheval. Les seuls rêves qu'ils avaient pu caresser n'étaient pas de ce monde, plutôt de celui que leur promettait le curé au prêche. Quant à Alphonse, dont la femme était morte en couches avec le bébé, il fuyait sa solitude et trouvait autour de la table un public qui était son oxygène. Il y avait de l'acteur dans cet homme qui avait désespérément besoin qu'on l'aime. Hélas, ses excès de mots et de boisson le condamnaient à l'isolement. Tout ce petit monde d'habitues, depuis trois ans, fournissait les quelques sous qui payaient le médecin de Mathieu. Pour le reste, quelques poules et lapins ainsi qu'un petit carré de légumes suffisaient aux appétits raisonnables du couple.

Rosa prit le lumignon et monta l'escalier craquant qui

menait à l'étage. Le palier donnait accès, à gauche, à la chambre de Mathieu, à droite, à la sienne. Elle poussa doucement la porte recouverte d'un papier peint à grandes fleurs mauves un peu passé et entra chez son mari. Il y avait quelques semaines encore, il descendait chaque matin dans la salle commune et trompait son ennui dans les menus événements de la journée, mettait son grain de sel dans les discussions. Désormais, il était trop faible et gardait le lit ou gagnait un fauteuil qu'on avait installé à l'étage. Les lieux de vie parlent plus clairement que les hommes. La pièce était nue, à l'exception d'une longue étagère sur laquelle s'alignaient les dos d'une centaine de bouquins, incongrus dans une maison paysanne. Sur la table de nuit, en noyer tout comme le lit, étaient posés un livre et une chandelle. Une fenêtre étroite, sans rideau, donnait sur la nuit. La cloison sur laquelle était appuyée la couche avait connu un papier aux motifs géométriques. Un lai à moitié décollé pendait au-dessus d'une chaise où gisaient quelques effets. Cet endroit, qui n'avait jamais été prévu pour le repos, conservait son air de grenier.

Mathieu ne dormait qu'à petits coups. Lorsqu'elle posa sa bougie sur la table de nuit, il tourna légèrement la tête vers sa femme. Elle resta un moment silencieuse à contempler le crâne dégarni d'un blanc laiteux qui, à l'abri de la casquette ordinairement vissée chaque matin, n'avait jamais connu le soleil et luisait faiblement dans la pénombre. Le visage, buriné par les travaux de plein air, avait toujours un teint coloré malgré la longue maladie. La moustache dont il était si fier, et qu'autrefois il effilait toujours entre le pouce et l'index de la main gauche, était en bataille et, par le jeu de la lumière tremblotante, jetait un flou sur son visage. Seuls les yeux vifs et sans cesse en mouvement donnaient de la vie à cet homme abattu. Rosa se pencha et lui déposa un baiser sur le front.

– Tu sens la goutte. C'est Martin qui t'en a encore apporté. Je vais finir par lui interdire de venir.

– Surtout pas ! répondit la voix grave de son mari. Surtout

pas! C'est mon seul visiteur. Et puis son casse-poitrine est meilleur que ton médicament qui me fait vomir sans me guérir.

La voix était basse et courte.

– Sa gnôle te pousse au tombeau, oui.

Il jugea opportun de changer de sujet de conversation.

– Qu'est-ce qui s'est passé ce soir? J'ai entendu Alphonse et Gustave gueuler plus fort que d'habitude.

– J'aurais voulu que tu sois là! Ils sont devenus fous. Figure-toi qu'ils se sont lancé un pari, à celui qui, comment dire, qui, enfin comme ils disent, celui qui en a le plus dans la culotte, qui fait le mieux l'amour, des bêtises quoi...

Un rire éraillé monta du fond du lit.

– ... et ils ont misé mille francs.

– Mille francs! Cinq cents francs chacun?

– Non, mille. Et le petit Ambroise s'est lancé dans la compétition aussi. Une soirée de fous. Tu les aurais vus. Ils ont failli se battre.

Mathieu eut un nouveau rire qui déclencha une quinte de toux.

– Je regrette d'avoir raté ça... – il marqua un temps de silence puis continua : Et ça consiste exactement en quoi, ce pari?

– Prouver qui est « un homme ». Des bêtises!

– Ah, je vois... Le meilleur baiseur, quoi...

Rosa approuva d'un mouvement de menton.

– ... et, il ne part pas forcément perdant, l'Ambroise. Je me suis laissé dire que la veuve de Germain avec qui il a fricoté un moment l'a quitté parce qu'il la bousculait plusieurs fois par jour pour la bagatelle. Et puis avec les rouquins comme toi, ma rouquine – il eut un rire bref et provocant –, il faut se méfier, ils ont quelque chose...

– Demain, quand ils seront dessoûlés, ils auront oublié. Oh, et puis c'est leur affaire. Tiens, bois, ça te fera dormir. Il te faut du repos.

– Dormir? Je passe mon temps à ça. Et ce qui m’attend, c’est le repos éternel. Alors...

– Tu dis des bêtises. On va te soigner.

Elle y mettait toute sa conviction. Elle lui souleva doucement la tête pendant qu’il tétait le verre, fit gonfler l’oreiller, lui déposa un nouveau baiser sur le front et quitta la pièce. Depuis que la tuberculose avait cloué Mathieu au lit, le médecin avait ordonné du repos au malade et suggéré à sa femme qu’elle dorme dans la petite chambre contiguë. C’était une sorte de cagibi dans lequel tenaient juste un lit étroit et une chaise. Une lucarne servait de cadre au tableau mouvant des étoiles. Elle posa sa bougie sur un coin de la chaise, se déshabilla, enfila une chemise de nuit râpée et s’étendit sur le matelas de laine. La tête reposant sur l’oreiller de plume calé contre la paroi, elle essaya de lire. Après plusieurs tentatives infructueuses, elle reposa l’ouvrage. Les yeux au plafond que la chandelle faisait trembler, elle repensa à l’altercation des buveurs puis ses pensées glissèrent vers son homme, dans la pièce à côté. Elle ne l’avait jamais vu si faible.

Il ne mourra pas, il ne faut pas...

Si seulement elle pouvait l’envoyer à l’hôpital.

Chapitre III

La fourchette

Le sommeil ne venait pas. Les images des premiers jours de sa vie avec l'homme qui se mourait dans la pièce voisine défilaient sur le plafond. Rosa avait été mariée à Mathieu Lemoine qui, après son veuvage, accusait quarante années, et en paraissait cinquante. Les parents de la jeune fille guignaient sa ferme. La santé de leur futur gendre, compromise par un alcoolisme chronique, faisait de l'affaire un placement *a priori* rapidement rentable. Ils savaient, lui avaient-ils dit, ce qu'ils faisaient. Ils voyaient déjà leur fille veuve et propriétaire et n'étaient pas fâchés de se débarrasser d'une bouche à nourrir et d'une adolescente au caractère bien trempé. «Elle a du tempérament», avait dit le père au futur mari. Deux jours avant le mariage, elle nota d'un trait de crayon sur le calendrier des postes, à la date du 3 mai 1894, qu'elle venait de prendre ses seize ans.

Mathieu, fils unique qui avait été élevé par un couple de métayers, quitta dès l'adolescence la maison paternelle pour exercer le difficile métier de bûcheron. Il découvrit très tôt le goût de la gnôle et bénéficiait d'une réputation d'insouciant «vieux garçon». À vingt-cinq ans, il épousa une héritière un peu grincheuse qui s'ennuyait et appréciait ce luron qui la faisait rire quand il était sobre, qui la battait lorsqu'il

était ivre. Elle fut tuée par un coup de pied de cheval et il hérita de la ferme dont il ne sut que faire. Cet homme des bois n'était jamais parvenu à se glisser dans la peau d'un paysan. Riche pour la première fois de sa vie, il s'était jeté dans les fêtes, tenait table ouverte à tous les soiffards du canton, dépensant sans compter. Il avait remarqué la jolie Rosa qui, elle, ne serait pas tentée de le régenter. La jolie gamine rousse romprait agréablement sa solitude. Il lui promit qu'il arrêterait de boire. Il n'en fit rien.

Les questions de sexe étaient taboues dans la maison de Rosa. Sa mère lui avait simplement dit que la nuit du mariage serait un mauvais moment à passer, mais qu'ensuite tout s'arrangerait. «Fais confiance à Mathieu, au fond, c'est un brave homme.» Le soir des noces, ivre mort, il parvint à grand-peine à grimper dans le haut lit conjugal avec l'aide de sa jeune épouse. Il s'y endormit pesamment. Elle s'étendit à son côté dans le peu de place qu'il lui laissait, d'abord effrayée par ce qu'on lui avait laissé entendre, puis, rassurée par les ronflements de Mathieu, elle finit elle aussi par s'endormir. Quand il se réveilla fort tard le lendemain matin, elle préparait le café devant la cheminée. Il en avala un bol et partit sans un mot aider à une corvée de battage chez un voisin. Il revint pour déjeuner, ayant déjà bu de nombreux cafés arrosés. Son écuelle de soupe mangée, il avala un dernier verre de gnôle, rota deux fois puis étendit sans un mot sa femme-enfant sur le banc où elle avait pris place. La gamine, les yeux écarquillés, le laissa faire. Quand il retroussa ses jupons et entreprit d'enlever brutalement sa culotte, elle eut un geste de défense, mais l'autorité de l'homme et la honte la tétanisaient. «Fais confiance», avait dit sa mère. Il s'étendit sur elle. Le souffle coupé par le poids de Mathieu, elle cessa de gigoter et accepta l'inévitable. Un «han» précéda d'une fraction de seconde l'épieu qui lui perfora le ventre. Elle eut un grand cri et chercha à se relever. Mais l'homme pesait sur elle, son poids et ses bras

la clouaient au banc, son haleine alcoolisée l'étouffait. Elle chercha à s'agripper à la table, ne parvint pas à assurer une prise qui lui aurait permis de s'échapper. Sa main tomba sur une fourchette qu'affolée elle planta dans la fesse de Mathieu. Il hurla, comme en écho au cri de sa femme, et se releva d'un bond. Statufié par la surprise et la douleur, il essaya timidement de retirer les dents qui lui mordaient le cul, tandis que Rosa, les mains crispées sur son ventre douloureux, reprenait son souffle.

– Sacré Bon Dieu, aide-moi! cria-t-il.

Le ton était à la fois de colère et d'imploration. Oubliant sa propre souffrance et surmontant sa terreur, elle s'approcha.

– Mais nom de Dieu, enlève-moi ça... Doucement... Non, attends...

Mathieu, grimaçant, dégrisé d'un coup, culotte et caleçon long entre les genoux, avait pris le ton pleurnichard d'un gamin. La douleur le renvoyait à l'enfance. Éperdue et impuissante, Rosa retourna s'asseoir près de la cheminée et, pelotonnée, front contre genoux, ses poings pesant sur son entrecuisse douloureux, elle essaya de réprimer la douleur. Ainsi, c'était cela «le mauvais moment à passer»? Si les larmes ruisselaient sur ses joues, pas une plainte ne franchit ses lèvres. Sa douleur se retirant un peu, elle revint près de Mathieu qui restait le cul à l'air, légèrement penché en avant, se tordant le cou pour voir clairement l'objet fiché dans sa chair tendre. Du regard, il l'appelait à l'aide et en même temps la tenait à l'écart, comme s'il redoutait qu'elle lui fasse mal à nouveau. Elle ne savait comment l'aider, se sentait en faute. Ils étaient tous les deux livides, gauches et ne sachant comment procéder. Surmontant son dégoût, elle le fit s'allonger à plat ventre sur la table et entreprit de retirer l'arme du crime qu'elle venait, pensait-elle, de commettre. Il geignait, lui serrait les mains, affirmait qu'il allait s'y prendre bien mieux tout seul puis,

après une tentative timide, y renonça. Ébahie, Rosa découvrait un homme qu'elle croyait dur et fort, mais qui pleurnichait dans la souffrance. Oubliant un instant sa propre douleur et appliquant un torchon près de la fourchette, elle la retira d'un coup vif. Peu après, ayant nettoyé la plaie avec un peu d'eau, elle lui suggéra d'aller chez le docteur, idée qu'il rejeta avec énergie. Si l'affaire se savait, il ne survivrait pas à la honte d'avoir été traité comme un vulgaire gigot. Il connaissait trop bien la cruauté des ragots de village pour les avoir largement pratiqués lui-même. Il se reculotta et partit en claudiquant achever sa journée. Il boita quelques jours, expliqua qu'il avait fait une mauvaise chute dans son grenier. C'était douloureux, mais sa vraie souffrance était ailleurs, il ne comprenait pas comment lui, le maître tout-puissant, avait pu être agressé par sa propre femme, une gamine au surplus, sur laquelle il avait, par contrat dûment signé devant Martin, le maire, acquis tous les droits naturels du mâle sur la femelle.

Rosa, de son côté, regrettait son geste. Elle avait été une gamine frondeuse, joyeuse et imaginative. Elle avait été une sorte de chef de bande qui tenait tête crânement aux plus grands qu'elle, ne souffrait pas l'injustice et n'hésitait pas à cogner pour venger un petit que l'on avait malmené. Très vite, les autres gamins du village avaient compris qu'ils n'avaient pas intérêt à la moquer. À treize ans, son certificat d'études primaires encadré sur le manteau de la cheminée paternelle, elle avait rapidement été placée dans une ferme. Elle avait beaucoup pleuré, n'osant pas s'élever contre la décision du père. L'aventure du savoir l'avait portée et voici qu'on lui en fermait les portes. Elle travaillait dès l'aube, ne se plaignait jamais et donnait toute satisfaction. L'exploitation agricole n'était pas éloignée de l'école. La gamine, dotée d'une belle énergie, avait gardé une relation privilégiée avec l'institutrice. Chaque soir, la traite des vaches achevée et le lait écrémé, elle filait à

l'école où elle rendait de menus services à l'enseignante, mère de trois enfants et veuve d'un mari emporté par la maladie à l'âge de vingt-huit ans. La gamine préparait la soupe, faisait à manger, torchait les marmots et repartait à la ferme un livre sous le bras. Les quelques sous que lui donnait la maîtresse étaient engloutis dans des stocks de bougies qu'elle n'aurait pu s'offrir, ses parents confisquant son maigre salaire. Dans le local, glacial en hiver, qui lui servait de chambre, la lumière brillait tard dans la nuit, sans que la fermière grippe-sou trouve à y redire, puisque ce qu'elle appelait « le vice » de la gamine ne lui coûtait rien et que Rosa était la première levée chaque matin. Trois ans plus tard, quelques kilos ayant adouci les angles du grand échelas qu'elle était à treize ans, c'était une belle fille rousse que les gars du village lorgnaient, l'œil sournois et le sourire gourmand. La blouse grossière ne cachait pas entièrement des formes arrondies et une poitrine agressive. Ses nombreuses lectures, les conversations passionnées avec l'institutrice l'avaient mûrie et en quelque sorte décalée d'une société où elle était trop mature intellectuellement pour son âge et trop jeune pour être considérée ou admise parmi les adultes.

Si la mère de Rosa ne lui avait rien dit, Valine, l'épouse de Florimond, la seule amie de la jeune femme depuis l'enfance, avait comblé cette lacune. Elle lui avait raconté sa défloration hussardesque en oubliant l'épisode culinaire. Valine avait tout expliqué, précisant même que, pour sa part, elle prenait son mal en patience avec son facteur de mari. Quelque chose s'était brisé dans l'âme de l'insouciant et légère enfant d'autrefois. Abandonnée par sa famille qui était sa protection habituelle, couchée sur le banc, perforée dans sa chair et dans son âme, Rosa était entrée dans un monde brutal, dénué de toute tendresse dont elle ne comprenait pas les règles, mais que chacun semblait considérer comme la normalité. Nourrie de romans, de liberté et

de rêve, son mariage la laissait désemparée. Lorsque, guéri de sa blessure fessière, Mathieu formula l'envie de la prendre, il y mit cent précautions et elle supporta avec philosophie l'épreuve à laquelle elle s'était préparée. Devenue fermière de la petite exploitation, elle faisait son travail sans rechigner mais sans enthousiasme, réservant tous ses loisirs à la lecture au coin de la cheminée en hiver, sur la margelle du puits en été. La ferme étant trop petite pour les nourrir, elle allait parfois louer ses services dans d'autres exploitations pendant qu'il bûcheronnait en forêt.

Quelques semaines après son mariage, Rosa et Valine avaient fait une longue promenade au bord du canal, leur lieu de flânerie favori. Rosa, qui n'avait pas vu passer l'heure, rentra plus tard que d'habitude. Mathieu l'attendait depuis une heure devant la grange. Il était très soulé et furieux. Dans son esprit, sa femme se devait d'être présente pour lui servir la soupe qui mijotait au coin de lâtre. L'air gai qu'arborait sa jeune épouse, mise en joie par les histoires drôles de son amie, augmenta sa hargne.

– Ma parole, elle se fout de moi.

Dès qu'elle fut près de lui, il dégrafa sa ceinture, en disant sobrement :

– Je vais t'apprendre, moi, je vais te passer une bonne avoinée...

Une bouffée d'angoisse et le souvenir du viol en furent sans doute la cause : la douce enfant rieuse, en un instant, se transforma en une furie déterminée. Empoignant une fourche aux trois dents aiguës, fermement penchée en avant dans la position du soldat qui charge à la baïonnette, elle la pointa vers lui et zézayant de peur et de colère et parce qu'elle s'était mordu la langue, elle hurla :

– Ze vais pas me laisser faire!

Fut-ce le parallèle avec un autre instrument de même forme, mais plus petit, qui lui avait perforé la fesse? Fut-ce la conviction qu'elle n'hésiterait pas plus cette fois que la

précédente à lui percer la chair? Éberlué, Mathieu jugea plus prudent de clore l'affaire par un «ça passe pour cette fois, mais ne recommence jamais!» qui avait le double avantage de ne pas remettre en cause sa suprématie de mâle, et de préserver son précieux épiderme. Il remit sa ceinture en place et s'assit devant son assiette, que Rosa, d'un calme revenu, lui remplit à ras bord, avant de demander gentiment comment s'était déroulée sa journée. Elle passait en quelques minutes de la violence à l'aménité avec un naturel surprenant. Il pensa que, comme les chiens même bien dressés, elle mordait dès qu'elle se sentait menacée sans pour autant remettre en cause l'ordre établi. Par la suite, une sorte d'équilibre s'installa entre ces deux êtres si dissemblables. Plutôt que d'affronter une relation où les règles étaient par trop singulières et si différentes de celles que pratiquaient tous les hommes du pays, Mathieu, qui n'osait pas avouer sa peur, passa de plus en plus de temps en compagnie de ses copains de boisson. Avec eux, il retrouvait la loi immémoriale qui dit que ce qu'homme veut, femme fait. Mais il décida prudemment de ne pas l'appliquer dans sa maison sans quelques mesures de prudence.

Quatre années passèrent durant lesquelles Rosa ne protesta jamais contre le sort qui était le sien. Elle aimait ses parents et le Bon Dieu et, résignée, servait sans joie son mari à table et au lit. Puisqu'on avait voulu cette vie pour elle, elle l'acceptait sans états d'âme. Elle adoptait les comportements qu'on attendait d'une femme au foyer. Elle avait pris quelque assurance, s'habillait de robes que Valine lui avait appris à coudre et faisait la fierté de son mari lorsqu'il la retrouvait sur la place après la messe, flatté que les mâles des alentours jettent des regards concupiscents sur elle, et plus seulement parce qu'elle était rousse. Mathieu travaillait peu, buvait beaucoup. Parfois, il disparaissait pour ce qu'on appelait alors «une huitaine» durant laquelle il ne

dessoûlait pas. Les rares fois où il ne rentrait pas ivre, il était disert, aimable et même, à l'occasion, il « faisait son devoir » d'époux. Rosa se taisait et subissait. Elle s'était réfugiée dans la lecture et s'accommodait fort bien de ses absences. C'était lui qui tenait les cordons de la bourse. Généreux avec ses copains de bordée, il l'était aussi avec elle, heureux sans ostentation d'avoir une femme belle, savante et qui parlait bien.

Alors que le sommeil l'emportait enfin, Rosa sourit en pensant au pari d'Alphonse et de Gustave auquel Ambroise s'était joint.

Demain, ils auraient tout oublié.

Chapitre IV

La putain

Elle s'était bien trompée. Le lendemain, Célestin fut le premier à s'asseoir à la grande table de chêne. C'était un blond filiforme, à la bouche mince, au regard clair et brûlant comme une fièvre. Il était charretier et premier commis chez Arsène, le propriétaire ventru de la plus grande ferme du canton. Depuis leur mariage, deux ans auparavant, sa femme n'avait pas trouvé à se placer dans la commune et travaillait dans une ferme à dix kilomètres de là. Ils se voyaient le dimanche en fin de matinée après avoir, avec ferveur, assisté à l'office. Le rendez-vous était à mi-chemin. Ils déjeunaient dans une petite auberge où l'on pouvait, si l'on commandait une bolée de cidre, apporter son manger. Ils travaillaient dur, économisant sou à sou, leur idée étant d'ouvrir un petit commerce d'épicerie dans le village. Célestin était un homme moins nerveux qu'inquiet. Il donnait toujours l'impression de s'attendre à une attaque par-derrière. Il était le seul dans le village à porter un béret basque à larges bords. Un tic facial lui secouait la tête à intervalles réguliers, comme s'il avait voulu se débarrasser d'une mouche qui aurait heurté son œil gauche, qu'il fermait à demi. Il attendit que les joueurs habituels arrivent et s'installent, ignorant leur surprise

de trouver là ce cul-bénit qui ne fréquentait jamais ces lieux. Chez cet homme agité, la poignée de main était molle, donnée comme à regret, du bout des doigts. Outre son tic facial, Célestin était affecté d'un petit défaut de prononciation qu'on appelle une lallation et qui lui interdisait de prononcer la lettre *l*. À l'école, on s'était habitué à cette façon bizarre de parler, mais un jour qu'il racontait qu'un voleur avait été arrêté, on lui fit répéter plusieurs fois le mot qu'il prononçait « vohoueur ». Le surnom lui était resté.

Alors qu'Ambroise distribuait les cartes, Célestin se leva de son banc et sa voix, vibrant d'une colère trop longtemps contenue, claqua comme son fouet.

– Est-ce que c'est vrai ce qu'on raconte dans le viouage ?

– Quoi qu'on raconte dans le village ? demanda posément Alphonse sans perdre de vue ses cartes.

Célestin parvenait mal à dominer ses tics. Il lâchait les mots d'un coup, comme une décharge de fusil.

– Que vous organisez un concours de fornication.

– Fornication, fornication... comme tu y vas !

Gustave prit un ton arrangeant.

– Attends, rien n'est fait.

– Quoi ? Tu te dégonfles déjà ? rugit le fermier, appuyé par Ambroise, rouge de contrariété à la seule idée que le concours puisse être annulé.

– Tu m'as vu me dégonfler, moi ? Je réponds, c'est tout. Qui t'a raconté cela, Célestin ?

– Arsène, qui oueu tient de sa femme qui oueu tient de Fiorimond.

– Dis donc, le Florimond, il ne va pas se mettre à distribuer cette histoire en même temps que son courrier ?

Célestin ignora l'interruption et poursuivit, visant l'assemblée d'un index accusateur :

– Eoue ne va pas rester ouongtemps secrète, cette affaire. Non seuouement vous aouez vous damner, mais comme

a dit Monsieur oueu curé, nous faire honnir par tout oueu canton.

La porte s'ouvrit sur Victor. Lui non plus n'avait jamais pénétré dans la maison de Rosa. Sobre, économe jusqu'à l'avarice, il n'ouvrait la bouche et sa bourse qu'en cas de nécessité absolue. Grognon, courtaud et puissant comme un ours, il était aussi pataud, velu et peu bavard que le plantigrade. Marié à une vague cousine, gracile et diaphane, d'une extrême timidité, il la tenait serrée à la maison d'où elle ne sortait que rarement et toujours en sa compagnie. Il était métayer d'Arsène, obtenait les meilleurs rendements de toute la région et ne cachait pas que son ambition était de se mettre à son compte pour ne pas continuer à engraisser son propriétaire. La casquette enfoncée jusqu'aux yeux, qu'il avait petits et qui semblaient noyés sous le fourrage des sourcils, il tranchait sur les autres paysans du village par le fait qu'il était toujours propre. Dès le lundi, les vêtements témoignaient de la rudesse de la vie et du travail. Mais Victor, depuis son mariage, était chaque jour impeccable. Il faut croire que sa frêle épouse passait son temps au lavoir. Cette propreté bizarre tranchait avec le négligé de la barbe charbonneuse que le paysan rasait deux fois par semaine : le jeudi, jour des enfants, et le dimanche matin, avant l'office, où il se rendait surtout pour parler affaires à la sortie de la messe.

Il serra les mains autour de la table, arrachant une grimace de douleur à Florimond, qui n'avait pas la poigne des fermiers, et ignora Rosa à qui il commanda, d'un grognement, de le servir. Il vida lentement son verre jusqu'à la dernière goutte puis le reposa sur la table.

– Il paraît qu'il y a deux mille francs à gagner.

– Pas deux, trois, si tu t'y colles, dit Ambroise. Tu as l'arzent ?

– Oui. Vous me direz le jour.

Il jeta une pièce sur la table, se leva lourdement et sortit

comme il était rentré, balançant son énorme torse à chaque enjambée, en équilibre alternatif sur chacune de ses jambes qui semblaient de plomb et étaient d'acier. Célestin le suivit presque aussitôt, lançant à la volée un dernier avertissement :

– Vous avez ouvert oués portes de ou'enfer. Renoncez à ce péché mortou ou vous y brûouerez tous.

Des rires accompagnèrent sa sortie. Il est vrai qu'à l'exception de Gustave, qui considérait que son commerce l'y obligeait, aucun des trois autres n'usait beaucoup les bancs de la maison de Dieu, sauf dans les grandes occasions, mariage ou communion, où il était difficile de ne pas se montrer. Dès la sortie de Victor, Ambroise, n'y tenant plus et jetant ses cartes sur la table, s'approcha du tableau noir qui servait tout à la fois à noter le cours du bœuf et du mouton, à afficher les noms des vainqueurs de tournois aux cartes et les deux ou trois petites annonces annuelles qui nécessitaient un peu plus que le bouche à oreille. Saisissant la craie, il écrivit avec application : «Alphonse, 1 000; Gustave, 1 000; Ambroise, 1 000; Victor, 1 000» puis, tirant un trait : «total, 4 000».

– Celui qui empochera ça pourra s'offrir un joli cadeau et ce n'est pas de l'argent désagréablement gagné, lança Florimond qui venait d'arriver.

Gustave accueillit vertement l'homme des Postes :

– J'aimerais que tu la fermes, Florimond. Ce pari, c'est une affaire entre nous. Parce que si tout le canton est mis au courant, il vaut mieux arrêter tout de suite, c'est mon avis.

Le charron, déchiré entre la parole donnée et l'envie de sortir de l'histoire ridicule dans laquelle il s'était laissé enfermer, prenait chaque minute conscience du pétrin où il patageait désormais.

Lorsque, après la sortie de Célestin et la plaisanterie de Florimond à peine gâtée par le ton rogue de Gustave, les

rires cessèrent, la voix moqueuse de Rosa, venant de la cheminée, les sortit brutalement de leurs rêves dorés et des chiffres magiques.

– J’espérais que la nuit allait vous faire changer d’avis. Comment allez-vous l’organiser, votre fameux concours ?

Sa question doucha les enthousiasmes.

– On pourrait demander à nos femmes... commença Gustave.

Florimond pouffa. Sa tournée, ce matin, avait été la plus longue qu’il ait jamais faite. Il était allé dans chaque ferme, y compris celles pour lesquelles il n’avait pas de courrier à distribuer, mettant un point d’honneur à être le premier à raconter l’événement aux femmes scandalisées et dubitatives et aux hommes émoustillés par l’affaire.

– Nos femmes ? Lesquelles ? s’enquit Alphonse.

– Quelle femme ? reprit Ambroise. Moi ze n’en ai pas.

– La tienne, Gustave ? poursuivit Alphonse. Comme ça, tu gagnerais à tout coup.

– ... de reins, ironisa Florimond.

Alphonse poursuivit sans trop de conviction :

– On pourrait demander à une des servantes pas trop farouches du canton, par exemple à la Noémie de chez Nicaud ?

– Ben voyons, le coupa Gustave. Tout le monde sait que tu lui rends visite quand ça te chante. Elle ne saura rien te refuser, même pas te déclarer gagnant. Tu nous prends pour des dindons ?

La tablée, où les cartes gisaient, orphelines, sombra dans le silence. On entendit Rosa jeter une bûche dans l’âtre.

– J’aurais bien une idée, proposa Florimond, d’une petite voix qui essayait de faire oublier ses bavardages intempestifs.

Ambroise lança, lugubre :

– Dis touzours.

– Il faut une seule femme, pas vrai ? Mais nos femmes à nous, en admettant qu’elles veuillent parler de ce qui

se passe au lit, personne ne les croirait. Et puis elles ne connaissent qu'un homme, le leur. Ce qu'il faut, c'est, comment dire, une professionnelle.

– Une putain ? Gustave n'était guère enthousiaste. J'aime pas beaucoup ça, si vous voulez mon avis.

L'idée, qualifiée de géniale par Ambroise, apparaissait comme la seule réalisable.

– Une putain, oui, mais où en trouver une ?

Le chef-lieu s'imposait.

– Il y en a deux qui servent à la taverne, dit le facteur, et qui arrondissent leurs fins de mois, surtout les jours de foire. Les fermiers qui ont bien vendu s'offrent une petite récompense.

– Pas question que j'y aille en ce moment, trop de travail, jeta Gustave, rejoint, pour une fois, par Alphonse que les labours clouaient aussi à la ferme.

La voix d'Ambroise trancha :

– Moi, pas question que z'attende après les labours pour touçer mes sous...

– Tes sous ? ricana Alphonse.

– On trouvera bien un moment, les uns ou les autres, pour aller sur place, suggéra le charron.

– Et comment qu'elle pourra s'y retrouver, la putain ? Impossible. Il faut que ce soit tous le même jour...

Gustave se montrait de moins en moins enthousiaste.

– Rosa a raison, c'est pas possible, cette histoire. À mon avis, tout ça ne vaut pas un coup de cidre et s'il n'y a pas de solution, il vaut mieux...

– Dégonflé, tu n'es qu'un dégonflé ! rugit Alphonse.

– Ça, tu n'as pas tort, le conforta Ambroise.

– Eh bien, si tu te declares perdant, il ne te reste plus qu'à payer, mon vieux.

– Payer ? Payer quoi, s'il n'y a pas de concours ? Et c'est pas ma faute si un concours sans arbitre, ça n'existe pas.

– Tu veux dire qu'il nous doit mille francs chacun ?